LE PATRIOTE
DIJONNOIS
AUX ENNEMIS
DE LA RÉVOLUTION.

Les armes de l'Imposture se brisent comme un verre aux yeux de la Vérité.

Par SAUVAGEOT, marchand chapelier, et membre de la société des amis de la constitution, à Dijon.



LE PATRIOTE DIJONNOIS

AUX ENNEMIS DE LA RÉVOLUTION.

A LA nouvelle affreuse de nos frères immolés pour la Patrie sous les murs de Nancy, mon sang se glaça d'horreur; ma plume tremblante tomba de mes mains; je ne songeai plus qu'à déplorer leur perte, et je n'ouvris la bouche que pour mêler mes plaintes amères aux soupirs des Patriotes indignés.

Mais ranimé par le courage intrépide qu'ont montré les gardes nationaux dans cette affaire, affaire qui va servir d'exemple à toute la France, et qui doit faire trembler tous les despotes : mais ra-

nimé, dis-je, par le désespoir des anti-citoyens qui voient avec regret avorter tant de plans de contre-révolution, mes yeux appesantis s'ouvrirent; un nouveau jour pour moi commença à paraître, et le premier usage que je fis de la lumière, fut de remercier la divine providence d'avoir daigné repousser l'orage qui s'apprêtait à fondre sur nos têtes, et d'avoir fait tourner contre nos ennemis les projets sanglans qu'ils tramaient pour perdre la Patrie.

Tremblez, lâches partisans de l'ancien régime, la divinité se déclare pour nous; elle nous couvre de son égide.

Guidés par son flambeau, et soutenus par l'opinion publique, nous vous attendons de pied ferme; et s'il nous faut combattre, nous purgerons bientôt la terre des insectes qui la dévorent, et des tyrans qui la désolent.

En vain d'absurdes écrits que vomit l'enfer déchaîné, cherchent à égarer un peuple crédule; en vain leurs auteurs, affamés de l'or des courtisans, voudraient rétablir le pouvoir arbitraire sur les ruines de l'état; jamais ils ne renverseront l'édifice majestueux qu'élèvent avec tant de peine nos sages législ-

lateurs ; jamais ils ne séduiront ces amis de la constitution, ces sociétés nombreuses qui, forts de la bonne cause qu'ils soutiennent, ont juré d'être les sentinelles incorruptibles de cet empire, et de dénoncer au tribunal de la Nation, les perfides manœuvres des contre-révolutionnaires ; jamais, non jamais ils n'ébranleront ces corps de volontaires dévoués au salut de la Patrie, ces corps qui ne reçoivent dans leur sein que des hommes idolâtres de la révolution, et dont le patriotisme est à l'épreuve.

Ils ont beau, guidés par la rage et dépourvus de raison, lancer contre ces véritables Français des pamflets obscurs, ramassés dans la fange, et dont ils infectent l'histoire ; ils ont beau tourner en ridicule les travaux de l'Assemblée nationale, pour indisposer contr'elle un peuple impatient de son bonheur ; toutes ces trames se rompent dans les mains qui les ourdissent, et les défenseurs de la Patrie, ralliés autour de ses drapeaux sacrés, rient de leurs foibles efforts, et voient avec satisfaction s'avancer notre constitution sur les pas de la paix et du bonheur.

Que peuvent faire au bon citoyen reconnu par

son zèle désintéressé, de stupides libelles, et sur-tout cette ordure (*a*) indigne du feu et de la vengeance publique, où le valet de l'aristocratie, empruntant en entier l'ouvrage d'autrui, cherche à ridiculiser des citoyens qui n'ont d'autre crime à ses yeux que celui d'être fidelles à la Loi.

Il croit avoir tout dit, cet être bas et rampant; il croit avoir remporté la palme du génie, quand il traite de Bride-oison, un des hommes les plus éclairés de cette ville, comme si l'imbécillité peut s'allier avec la raison; quand il reproche à un maître de pension de ne pas savoir un mot de latin, comme si on a coutume de confier des élèves à un ignorant; quand il reproche à un artisan de n'avoir point d'esprit, de faire de bonnes calomnies, et d'avoir la figure commune, comme si on peut calomnier adroitement sans esprit, et perdre l'estime publique, si on n'a pas la figure artificielle du robin élégant; quand il s'emplit la bouche, en disant qu'il est de l'avis des aristocrates : oh qu'il est sot lui-même! Croit-il gagner les habitans des villes et des campagnes, par ce mot trivial, mot qui est en

(*a*) La Guinguette Dijonnoise.

horreur chez eux ; mot qui, dès qu'il est proféré devant eux, les remplit d'indignation.

Il croit avoir tout dit ; quand il déchire à belles dents les clubs patriotiques et les volontaires de notre ville, quand il les assimile à l'accapareur de blé, pour les rendre plus odieux au peuple, comme si ce même peuple ne sait pas que ces sociétés et nos volontaires sont les vrais amis de la constitution et les plus fiers ennemis des accapareurs ; quand il élève à la plus haute estime les ministres et notre municipalité, comme si on doute de leur opinion. Pauvre écrivain, tu voles l'argent que les anti-révolutionnaires te prodiguent avec largesse, et que tu reçois avec tant de plaisir !

Que nous as-tu dit ? réponds ; et quelles sont tes conquêtes ? Est-ce en traitant de sots et d'hommes communs les Patriotes éclairés, que tu penses gagner des défenseurs à cette classe dévorante de partisans qui n'étaient bien vêtus et n'avaient la mine fraîche qu'à force de s'engraisser de la sueur du peuple ?

Est-ce en excitant ce même peuple à regretter nos ci-devant seigneurs, ces fils ingrats de la Patrie, ces traîtres qui courent chez l'étranger, pour soulever les peuples contre nous, et pour se mettre à l'abri

de la guerre civile qu'ils fomentent chez nous, par mille agens soudoyés, dans la folle espérance de venir bientôt rétablir leurs prétendus droits sur des monceaux de Patriotes égorgés ? Est-ce en les flattant, vil adulateur, que tu crois leur rendre l'estime qu'ils ont perdue ? Non : c'est en les forçant par des écrits patriotiques, de se dépouiller de leurs absurdes préjugés ; c'est en les rappelant à l'humanité et à l'amour pour le peuple, que tu leur rendras cette estime que tu leur ravis dans tes feuilles dégoûtantes.

Mais c'est perdre son temps, que d'inviter au bien un insensé qui, la bouche béante, et sans rien dire, ouvre de larges mains dès qu'il aperçoit l'or.

Cependant un peu de raison te revient quelquefois, et tu en montras, sur-tout lorsque tu connus toi-même que ton barbouillage ne méritait pas d'être imprimé à Dijon, ville qui fut le berceau des grands hommes modernes, et qui devrait servir de tombeau à l'opinion contraire aux vrais principes.

C'est à toi, c'est à tes pareils, à ces lâches vendus à nos tyrans, que nos fidelles artisans doivent leur misère, misère momentanée, qu'ils souffriront, plutôt que d'être parjures à leurs sermens. Sans cette partie de notre classe qui est corrompue et que tu

cherches à entretenir dans son erreur, par tes mensonges grossiers; sans nos faux frères, dis-je, la plupart des ci-devant nobles, les courtisans, ces vampires de l'état, auraient-ils le coupable espoir de nous r'enchaîner un jour? formeraient-ils ces complots atroces de contre-révolution, sans laquelle, disent-ils, leur honneur est perdu, comme si l'honneur dépend des titres et des dignités? qu'ils le cherchent cet honneur dans la vertu, seul titre agréable aux yeux de l'humanité.

Ouï, c'est à toi et à nos frères parjures, que nous devons tous nos maux incalculables, maux qui vont bientôt finir, malgré ta résistance criminelle.

Qu'aurait-elle monté cette poignée d'ex-nobles et de prêtres fanatiques, si notre classe eût été unie? Ils n'auraient point quitté leur mère commune; l'or ne serait point passé chez nos voisins, l'artisan travaillerait, le commerce fleurirait, notre constitution serait achevée, et nous serions tous heureux.

Mais le jour de notre bonheur approche; les Représentans de la Nation qui y travaillent sans cesse, et que tu as en horreur, parce qu'ils t'empêchent de vivre d'abus, nous annoncent la fin de leurs augustes travaux.

Ils vont les couronner par l'organisation de l'armée, de cette armée que la plupart de ses chefs déchire, calomnie et pousse à l'indiscipline, pour être autorisés à donner des cartouches flétrissantes aux soldats patriotes, à les conduire au gibet, et par ce moyen, la dégarnir de tout ce qu'elle a de meilleurs citoyens, pour n'avoir plus à commander que des hommes dévoués à leurs infames projets.

Ils vont les couronner par l'organisation de la milice nationale, force qui déconcerte nos ennemis; que redoutent et admirent tous les peuples de l'europe; force que tu voudrais anéantir dans notre ville, en prêchant aux faibles citoyens que le service militaire est nuisible à leur travail journalier, comme si l'artisan ou tout autre citoyen ne pouvait pas sacrifier un jour par mois pour défendre ses droits que tu cherches à lui ravir par mille impostures.

N'ont-ils pas sauvé l'état, en émettant les assignats qu'approuvent tous les bons citoyens, que détestent les agioteurs, les banquiers, et sur-tout nos émigrans, qui seront obligés de rentrer parmi nous, n'ayant plus que des assignats pour vivre dans un pays où on ne les souffre qu'à cause de leur or.

Utiles laboureurs, qui tenez vos terres de ces

barbares, ne les payez qu'avec des assignats; forcez-les par là de se dépouiller de leur résistance au bonheur public, de revoir leurs foyers, et de devenir enfin nos frères.

Et vous, peuples de ce vaste empire, n'écoutez point celui qui, pour discréditer les assignats, vous dira sans cesse, rejetez ces papiers trompeurs, ils ressemblent aux billets de banque, sur qui vos pères ont tant perdu.

Et qu'étaient autrefois ces billets de banque ? Ils n'étaient autre chose qu'une monnoïe fictive, que fabriquèrent les déprédations de la cour, l'ignorance et le caprice d'un seul homme, en leur donnant pour caution les terres du Mississipi, qui sont à plus de quatre mille lieues de nous : belle ressource pour régénérer un état !

Tandis qu'aujourd'hui nos assignats ont pour garans la Nation qui est nous, ont pour garans de vastes domaines qui montent à plus de quatre milliards, et qui sont sous nos mains ; enfin, de riches abbayes où des moines hypocrites surent attirer les biens et l'or de nos pères imbécilles et crédules.

Que deviendrions-nous sans ces assignats, seule

ressource qui nous reste ? Nos ennemis continueraient d'accaparer le numéraire, en rejetant sur l'Assemblée nationale cette manœuvre odieuse, comme si douze cents hommes dont le pouvoir est momentané, et dont l'opinion est si différente, peuvent s'enrichir des dépouilles de l'état, sous les yeux vigilans des Camus, des Barnave, etc.

Autant il était facile à un despote ou à un contrôleur général sans responsabilité, de vider nos coffres dans un jour, autant il est difficile de divertir nos finances à douze cents députés qui se contredisent sans cesse sous les yeux d'un peuple qu'ils représentent.

Que deviendrions-nous sans ces assignats; ouï, j'ose le dire, que deviendrions-nous sans eux ? Le peuple fatigué de sa misère, et n'ayant plus de numéraire pour acheter sa subsistance, serait obligé de réclamer l'ancien régime, de baisser la tête sous le joug, ou de se défaire de cette engeance maudite qui nous forge des fers en nous caressant.

Quelle extrémité, et quel sort serait le nôtre! la france deviendrait le théâtre de la guerre civile: les fils massacreraient leurs pères; les amis, les époux, les frères, confondus dans le carnage, s'en-

tr'égorgeraient ; les mères verraient leurs filles expirantes en proie à la brutalité du soldat ; nos maisons, les asiles les plus sacrés serviraient de repaires à d'infames brigands chargés de nos dépouilles.

Mais jetons un voile sur ces scènes d'horreur ; les assignats nous préservent de tous ces malheurs : une fois le ci-devant clergé dépossédé de ses biens, et assuré d'une pension convenable à son ministère, le gouffre du déficit que creusèrent les ministres et les catins de la cour, se comblera pour toujours ; le créancier de l'état, tout ennemi qu'il pourrait être de la constitution, lui deviendra constamment attaché, dès qu'il sera remboursé par ces papiers terres, avec lesquels il sera obligé d'acheter des biens nationaux, possessions qu'il défendra lui-même, en soutenant une révolution qui lui rend sa fortune et sa liberté.

Et quels bienfaits ne reçoit pas de l'Assemblée nationale celui qui, sous l'ancien ordre de choses, quittait sa femme et ses enfans dont il était le seul appui, pour aller à cinquante ou cent lieues de sa demeure, chercher la justice ; et quelle justice ; oui, je dis, quelle justice ?

En était-ce une, quand des ignorans (*b*) vêtus de pourpre et fourrés d'hermine, ne sortant de leurs boudoirs qu'après s'être parfumé la figure, venoient d'un pas de petit-maître profaner le sanctuaire de Thémis, en faisant pencher sa balance pour la beauté ou pour celui qui avoit la constance de garnir leur table du gibier le plus délicat ; tandis qu'un père de famille indigent, vexé et pillé par son seigneur, ne recueillait d'autre fruit de son bon droit et de ses humbles instances auprès de ses juges, que la douleur d'apprendre à ses enfans leur malheureuse destinée ?

Je ne m'étonne pas qu'un de nos rois disait un jour que, s'il avait trois fils, il voudrait que le premier fût pape, le second Roi de france, et le troisième conseiller au parlement.

Il assurait même que ce dernier ne serait pas le plus mal partagé ; et pourquoi ? Lisez l'affiche épigrammatique de la vente d'un domaine situé en la ci-devant province de bourgogne, où le propriétaire roturier, pour mettre à plus haut prix sa terre, di-

---

(*b*) Je ne confonds point parmi nos conseillers qui jouaient aux barres, les magistrats jaloux de rendre la justice au peuple.

sait qu'elle était éloignée de six lieues des parlementaires.

Réponds, toi qui t'enroues à flagorner ces soi-disant défenseurs du peuple ; faisait-il bon être le voisin de ces arbitres de nos biens, de ces heureux mortels qui savaient si bien agrandir leur seigneurie sur le terrain d'autrui, et punir celui qui eût eu la témérité de s'en plaindre à leur tribunal ?

Quelles grâces le peuple n'a pas à rendre à cette révolution, qui place la justice à la porte de son habitation, qui lui donne des juges pris dans son sein et élus par lui, des juges qui ne devront désormais leur pouvoir qu'au mérite et à la seule vertu ; des juges qui ne seront en place que pendant six ans, après lequel temps leur autorité cessera, autorité qui, comme autrefois, ne deviendra plus arbitraire ; des juges enfin qui, salariés par la Nation, rendront la justice gratis, et qui, défendant sans partialité la cause de leurs frères, rentreront au milieu d'eux couverts d'estime et de bénédictions !

Peuple Français, voilà en partie les bienfaits que tu vas recueillir de la révolution ; bienfaits contre qui la plupart des tiens osent s'armer, pour les anéantir dès leur naissance ; bienfaits que mille libellistes

S30

vendus osent calomnier, sans démontrer aucunes bonnes raisons !

Peuple ingrat, est-il possible que tu abandonnes tes propres intérêts, pour suivre aveuglément ceux des sangsues qui n'ont cessé de s'abreuver de ton sang, et dont ils sont plus que jamais altérés !

Non, je ne puis croire que tu veuilles servir de risée à tout l'univers qui t'observe, en cédant à tes ennemis des droits que tu es maître de conserver.

Non, le Français a l'ame trop élevée, pour descendre de lui-même à cet état de honte et d'avilissement.

L'œil plus vigilant, il évitera désormais les piéges que lui tendent mille imposteurs ; et distinguant ses vrais amis, il saura, de concert avec eux, défendre et mériter le bonheur que lui préparent ses infatigables Représentans.
